Document généré le 30 juin 2025 19:00

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Populaire Molière?

Le malade imaginaire de Molière, Adaptation et mise en scène de Daniel Paquette, production du Théâtre ZYX^2 et de la Société Richard III, Salle Fred-Barry, du 15 novembre au 14 décembre 2005

Le malade imaginaire de Molière, mise en scène de Carl Béchard, Théâtre du Nouveau Monde, du 17 janvier au 16 février 2006

Sylvain Lavoie

Numéro 208, mai–juin 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/17852ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lavoie, S. (2006). Populaire Molière? / *Le malade imaginaire* de Molière, Adaptation et mise en scène de Daniel Paquette, production du Théâtre ZYX^2 et de la Société Richard III, Salle Fred-Barry, du 15 novembre au 14 décembre 2005 / *Le malade imaginaire* de Molière, mise en scène de Carl Béchard, Théâtre du Nouveau Monde, du 17 janvier au 16 février 2006. *Spirale*, (208), 52–52.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POPULAIRE MOLIÈRE ?

LE MALADE IMAGINAIRE de Molière
Adaptation et mise en scène de Daniel Paquette, production du Théâtre ZYX² et de la Société Richard III, Salle Fred-Barry, du 15 novembre au 14 décembre 2005.

LE MALADE IMAGINAIRE de Molière
Mise en scène de Carl Béchard, Théâtre du Nouveau Monde, du 17 janvier au 16 février 2006.

Molière est loin d'être l'auteur dramatique le plus populaire cette saison au Québec : seul *Le malade imaginaire* a été présenté. On relève toutefois que deux compagnies de théâtres ont choisi de monter cette pièce à Montréal, à quelques semaines d'intervalle. Ainsi, le célèbre hypocondriaque aura-t-il été reçu médecin dans les secteurs Est et Ouest de la rue Sainte-Catherine. L'été prochain, seul *Le dépit amoureux* sera monté par la Compagnie Advienne que pourra.

« *Il y a toujours eu jusqu'à présent,* écrivait Barthes en 1954, *une façon* bourgeoise *de monter* Dom Juan. » Il serait facile d'étendre ce constat à toute l'œuvre de Molière, voire à tout le répertoire classique. Barthes proposait comme remède au théâtre bourgeois un théâtre populaire, et cette opposition est clairement apparue récemment avec *Le malade imaginaire* : dans un cas, on a offert une mise en scène que d'aucuns pourraient qualifier de bourgeoise; dans l'autre, on a tenté d'adapter la pièce pour lui donner des accents *populaires*. Dans un cas, le résultat fut poli; dans l'autre, carrément décevant.

Adaptation vs texte intégral

À la salle Fred-Barry, Daniel Paquette signe une adaptation ne dépassant pas l'heure et demie, après avoir coupé plusieurs scènes et retranché les intermèdes. Seul clin d'œil à l'esthétique moliéresque : en guise de court prologue, deux personnages déguisés à la mode de l'époque bougent telles des poupées sur un air baroque jusqu'à ce qu'ils perdent la tête et se mettent à s'agiter dans tous les sens. Le clavecin est vite remplacé par de la musique *disco-dance*. Sur la petite scène, entourée de trois côtés par des rangées de sièges, on a placé un bol de toilette et un débouchoir. Au plafond, une boule argentée tourne lentement. On aura voulu rajeunir ce *Malade imaginaire*…

Grand et mince, Argan est arc-bouté, vêtu simplement d'une jaquette d'hôpital et d'une laine blanche. Il a la bouche tombante de ces personnages plaintifs des émissions pour enfants. Son jeu est d'ailleurs fidèle à cette image, et tout au long de la pièce, le protagoniste m'a malheureusement rappelé un certain personnage de mon enfance à la voix rauque et qui criait beaucoup. Les huit comédiens ne ménagent aucun effort et livrent un jeu très physique qui ne faiblit pas pendant les trois actes du spectacle. Deux personnages ont été supprimés : la petite Louison et l'apothicaire Fleurant.

Dans le Molière *intégral* de Carl Béchard, l'espace n'est guère plus garni : quelques décors assez simples qui descendent durant les intermèdes; un plan incliné à l'arrière de la scène ainsi que deux rideaux composent l'architecture scénique. Pour ce qui est des accessoires, c'est la chaise du malade qui retient l'attention, située à quelques mètres derrière une petite fosse d'orchestre qui sert également aux déplacements des personnages; chaise à roulettes à partir de laquelle Argan fait ses comptes et sur laquelle, après quelques opérations mécaniques, il fera le mort au dernier acte. Béchard a choisi de montrer et de faire entendre les choses simplement évoquées dans la pièce, que ce soit le seau d'aisance d'Argan, le long clystère doré que Fleurant tente d'administrer en vain au malade ou les nombreuses flatulences du protagoniste — la merde et les pets font rire, même au TNM.

Quatre musiciens interprètent une partition composée de cordes et de percussions qui forment un tout quelque peu surprenant mais nullement désagréable. La musique se fait entendre pendant les intermèdes et elle ponctue également l'action à plusieurs occasions. Les musiciens quittent parfois leur fosse et se retrouvent sur scène avec les personnages, notamment pour jouer d'un gros instrument à tuyaux descendu du plafond lors du récital improvisé d'Angélique et de Cléante.

Populaire vs bourgeois

« *Le théâtre où personne ne s'ennuie, de quelque condition qu'il vienne, c'est le théâtre de Corneille, de Molière, de Shakespeare ou de Kleist* », affirme encore Barthes. Pourtant, en assistant au spectacle de Daniel Paquette, je me suis senti comme le petit Ionesco qui regardait Guignol et qui, contrairement aux autres enfants rieurs et amusés, se tenait droit et solennel, trouvant la chose plutôt grave. Sauf qu'ici, le spectacle ne m'a pas paru sérieux : il m'a semblé, en fait, plutôt ridicule. Le problème ne réside aucunement dans le jeu des comédiens, jeunes, talentueux et très énergiques — et à qui je lève mon chapeau. En fait, je me demande en quoi une telle adaptation rend justice à l'œuvre originale ou à son auteur. Molière semble n'être ici qu'un prétexte.

La pièce s'adressait surtout à un public jeune ou néophyte, et c'est visiblement dans cette optique que Paquette a effectué son travail. Dès lors, on peut se demander si le destinataire de cette adaptation *fast-forward* est si vulgaire ou manque à ce point de culture qu'il ne peut comprendre l'essence et le propos du *Malade imaginaire*. Les nombreuses références actuelles supposées donner un ton populaire à la pièce n'ont souvent aucun rapport avec l'action et ne la servent nullement : les allusions au DVD de l'émission *Les saisons de Clodine*, l'extrait d'une chanson de *Passe-Partout*, la soupe Campbell, la voix d'une employée de chez *McDonald's* qui émane des toilettes, la bataille au ralenti à la *Matrix* n'en sont que quelques exemples. Populaire, certes, mais à quel prix? Vraiment pertinent?

Si le but premier de cette entreprise était de faire rire, les gens s'y sont en effet amusés. Pour ma part, je n'ai jamais aimé les grands cris, les exagérations; le *trop* me dérange, et avec l'adaptation de Paquette j'ai été saturé. Cependant, outre ces indigestions très personnelles, je suis resté avec l'impression amère que le public a tout vu, sauf du Molière. On s'y est rendu car la réputation de l'auteur n'est plus à faire et on savait bien qu'on allait rire. Et on s'est désopilé, non pas à cause du propos de la pièce ou de l'intelligence critique qui en émane, mais à cause de quelques pitreries et de farces déjà trop recyclées.

À l'opposé, la mise en scène plutôt sage de Carl Béchard a le mérite de livrer Molière dans son essence et dans ses finesses, de le faire apprécier pour ce qu'il est. Après tout, même si on ne pratique plus la saignée et que les *anticirculateurs* ont disparu depuis belle lurette, il n'en reste pas moins qu'encore aujourd'hui « *on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison* ». Les imposteurs sont partout et les crédules sont légion; tout porteur d'un titre devient sommité et si le latin n'est plus d'usage, les grands discours saturés de longs adjectifs et d'adverbes insipides ne sont pas moins le gage d'une activité intellectuelle intense…

Bien que le TNM ait probablement dépensé quelque centaines de dollars de moins qu'à l'habitude pour les décors et les moyens techniques, cette production n'échappe pas tout à fait à « *l'esthétique conformiste et repue des théâtres d'argent* », pour citer Barthes encore une fois. Il y a quelques éléments tape-à-l'œil, tels de fort beaux costumes ou l'utilisation de la mécanique — Argan s'envole en recevant sa toge. Mais en dépit de ces quelques caractéristiques bourgeoises et du prix des billets qui ne convient pas à toutes les bourses, le *Malade imaginaire* présenté au TNM valait la peine d'être vu. Au point que ce soir-là, j'ai presque eu envie d'acquiescer à la réflexion d'une spectatrice qui sortait du théâtre en s'exclamant : « Que c'est donc beau, du beau théâtre! »

Sylvain Lavoie